

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 16 Avril 1863.

No. 8.

SOMMAIRE : Chronique de la quinzaine. — Légende de Madame d'Haberville. — Feuilleton : Les deux pigeons, (Suite et fin). — La photographie, par A. Marsais. — Musique : Dieu et Patrie, (romance) paroles de Jules Bertrand, Musique d'Etienne Arnaud. — Un peu de tout.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

A ceux de nos lecteurs qui aiment les bons livres ni trop légers ni trop sérieux, capables d'instruire et d'amuser en même temps, écrits dans un style et un esprit également dignes d'éloges, nous recommandons les *Anciens Canadiens*, par P. Aubert de Gaspé, publiés à Québec il y a quelques jours, sous la direction du *Foyer Canadien*. C'est une délicieuse étude des

mœurs canadiennes au temps de la conquête ; les tableaux sont frappants de vérité, et leur ensemble indique chez l'auteur, un esprit d'observation plein de finesse. C'est l'ancienne noblesse française que l'auteur s'est attaché à peindre, et il a bien réussi : ses sentiments, ses habitudes, ses aspirations, toute sa conduite sont, nous pourrions dire photographiés, si on nous permettait d'employer ce mot pour une œuvre d'art.

Dans toutes les circonstances diverses où se trouvent placés les principaux acteurs des *Anciens Canadiens*, ces nobles, cette aristocratie, qu'une certaine classe d'écrivains nous peint sans cesse comme poussée par l'orgueil et l'é-

goïsme, sans cesse occupée à pressurer les pauvres, M. de Gaspé nous la représente toujours guidée par les motifs les plus nobles et les plus généreux : dans la paix se vouant au bien-être de tous, se contentant de recevoir en retour la reconnaissance de ceux qu'elle oblige, et dans la guerre mettant ses biens, son épée au service du pays, et versant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut général. Si nous ne pouvons pas faire connaître combien la forme de cet ouvrage est délicieuse et attachante, nous allons tâcher du moins de donner une analyse aussi rapide que possible des faits importants qui se déroulent sous nos yeux en faisant cette lecture.

En 1756, Jules d'Haberville et Archibald Cameron of Locheill, deux jeunes hommes également charmants, quoique d'habitudes et de penchants divers, et deux amis intimes, quittaient le collège des R.R.PP. Jésuites de Québec, après y avoir terminé leur cours complet d'études.

Le premier est fils d'un seigneur Canadien et se destine à la profession des armes ; il doit bientôt passer en France et entrer dans un régiment. Le second est le descendant d'une famille noble d'Ecosse, et tous ses ancêtres sont tombés sur les champs de bataille pour la défense de leur pays contre les armées de l'Angleterre.

Orphelin dès sa jeunesse, un de ses oncles qui était Jésuite avait pris soin de son éducation et l'avait envoyé à Québec pour ses études. M. Arché, comme on l'appelait communément, doit bientôt se rendre en Ecosse, et choisir une carrière. C'est à cette époque que se présente le touchant récit de la débâcle, où M. Arché, au péril de ses jours, sauve la vie à un pauvre canadien qui allait infailliblement mourir, et duquel, à son tour, il recevra la vie dans des circonstances non moins intéressantes et non moins bien racontées.

Partis en même temps pour l'Europe, les deux jeunes gens devaient se rencontrer devant Québec, sur le champ de bataille, et combattant l'un contre l'autre : vers 1758 Jules d'Haberville reçut ordre de passer au Canada avec son régiment pour défendre la colonie ; le jeune écossais qui avait pris du service dans l'armée anglaise reçut à la même époque un ordre analogue ; placé

dans la triste alternative de résigner sa charge pendant la guerre et de passer pour un lâche et un traître, ou de faire la guerre à une nation qu'il aimait, et à laquelle il était attaché par les liens de la reconnaissance, l'honneur militaire l'emporte : il reste soldat et bientôt après, il débarque à la Rivière Ouelle et marche sur Québec.

Le corps d'armée dans lequel il avait un grade était sous les ordres du Commandant Montgomery, un ancien ennemi des Locheill qu'il avait souvent combattus en Ecosse ; aussi ne perdait-il aucune occasion de déplaire au jeune officier ; il avait remarqué sa sympathie pour les Canadiens, et il voulait soumettre ces sentiments aux plus rudes épreuves. Il lui ordonna d'incendier dans sa marche toutes les habitations des français situées le long de la côte, et de ne laisser derrière lui que des cendres et des ruines.

Pour comble de malheur, l'armée arrivait au manoir d'Haberville, et notre héros était forcé d'anéantir lui-même la richesse de ses bienfaiteurs et de ses amis ; il tente un dernier effort auprès de son supérieur qui reste sourd à toutes les supplications, et qui prend plaisir à retourner le fer dans la plaie qu'il a faite au cœur du jeune officier ; il va même jusqu'à qualifier de la manière la plus outrageante, les sentiments dont l'officier écossais est animé pour les ennemis de l'Angleterre. Il faut exécuter l'ordre du chef.

La nuit même qui suivit, Locheill fut enlevé par quelques sauvages qui allaient le faire périr au milieu des tourments, lorsque Dumais auquel il a sauvé la vie dans la débâcle, se présente et lui rend sa liberté.

L'armée anglaise se rend devant Québec ; on assiste aux deux batailles d'Abraham et à la cession définitive du Canada à l'Angleterre.

L'ancien ami de la famille d'Haberville, mais dont il a involontairement causé la ruine, et qui maintenant ne voit en lui qu'un monstre d'ingratitude, trouve moyen de rendre le plus signalé service à ses bienfaiteurs : il retarde leur départ du Canada, les sauve ainsi du naufrage de l'*Auguste* ou plus de deux cents personnes périrent, et enfin, après les explications données, une réconciliation se fait solennellement. Il demande alors la main de Mademoiselle d'Haberville que les raisons les plus délicates forcent à refuser, et puis définitivement se

voue au célibat, fait cession de sa fortune à son ancien ami Dumais et se fait paysan Canadien, auprès du manoir d'Haberville. Jules qui a épousé une anglaise du plus grand mérite et tout-à-fait digne de lui, qu'il avait connue dans ses voyages, élève une famille qui continuera les nobles traditions de la famille chérie d'Haberville.

Ce récit dont nous ne pouvons donner qu'une esquisse bien courte et bien imparfaite est entremêlé d'épisodes, de descriptions, de réflexions pleines de charme et d'intérêt.

L'auteur a bien saisi les types canadiens, et sans paraître y faire d'attention, sans rien exagérer, il en fait voir tous les côtés, il en fait remarquer toutes les nuances les plus délicates. On aime surtout à assister à ces agréables causeries dont nos pères savaient si bien embellir leurs réunions, où l'esprit, la cordialité, le rire franc et sincère tenaient la première place, et qui sont aujourd'hui disparus devant les envahissements d'une étiquette exagérée.

Le style est toujours conforme au sujet qu'il traite, généralement simple et naturel, toujours aisé et sans prétention, et surtout éloigné de cette manie du roman moderne où l'exces, l'exagération, le néologisme absurde, le plus souverain mépris pour les classiques et la grammaire, semblent être le mobile et la règle d'un si grand nombre d'auteurs. Il y a des descriptions richement coloriés, des pages émouvantes, sérieuses, des observations pleines de justesse et d'apropos sur des sujets de haute portée.

Mais ce n'est pas assez de dire que c'est un beau livre, il faut dire encore que c'est un bon livre. Parmi tous les principaux personnages que l'auteur met en scène, il n'en est aucun qui ne soit mu par des motifs avouables, même dignes d'éloges; les sentiments qui les guident sont l'honneur, l'amour de la patrie, de la famille, des traditions vénérables de la noblesse. L'ouvrage entier est fondé sur le dévouement, l'amitié, le devoir.

C'est une preuve de plus qu'on peut faire un livre intéressant sans avoir recours à l'in vraisemblable et à l'immoral dont on fait malheureusement un si grand usage aujourd'hui, qui ont complètement faussé le but du roman, et qui en ont fait la plus grande et la plus funeste école d'immoralité. Notre histoire est

une mine des plus riches où le littérateur, poète ou romancier, peut puiser largement.

Nous espérons que les *Anciens Canadiens* recevront tout le succès dont ils sont dignes, et qu'ils seront un puissant encouragement pour les auteurs qui voudraient marcher sur les mêmes traces. (1)

Un jeune poète Canadien déjà bien connu et très favorablement apprécié, Mr. L. H. Fréchette, vient de publier, sous le titre de *Mes Loisirs*, un volume de poésies, que tout le monde lira avec plaisir.

Les publications purement littéraires sont assez rares dans notre pays qu'on est naturellement porté à demander l'indulgence du public en faveur des intentions de l'auteur, quelle que soit d'ailleurs la valeur de l'œuvre qu'on veut encourager. Pour l'ouvrage de M. Fréchette, il n'en est point ainsi; même en faisant appel à la plus rigoureuse justice, et en ne demandant pour *Mes Loisirs* que la considération qu'ils méritent, nous sommes certains pour eux du plus beau succès. Nous n'entreprendrons point de passer en revue toutes les nuances du talent de M. Fréchette, mais nous pouvons dire que plusieurs de ses poésies pourraient être signées par Lamartine ou Victor Hugo dans leurs meilleurs jours. Une imagination riche et féconde, une grande vigueur de pinceau, beaucoup de facilité de versification, une connaissance étendue des richesses de la langue, voilà surtout ce qu'on remarque dans les poésies de Mr. Fréchette.

Les morceaux intitulés La Poésie, l'Iroquoise du Lac St. Pierre, Hommage à Mr. le Chevalier Falardeau, Alleluia, le Premier de l'an de 1861, sont, sous tous les rapports, dignes d'attention.

Dans cette dernière nous trouvons ce tableau de la Révolution :

Le siècle où nous vivons est un siècle en délire,
Avait dit un poète à la puissante lyre.
Soufflant partout le vent des révolutions,
L'esprit voltairien, avec un rire infâme,
Veut jeter son poison dans l'âme
Et courber sous son joug le dos des nations.

Pauvre siècle qu'on nomme un siècle de lumière,
Où l'on voit, aux palais comme sous la chaumière,
Fermenter le désordre et le mépris des lois!
Où des bandits sortis des tripots et des bouges,
Hurlant sous leurs longs drapeaux rouges,
Jettent l'éclaboussure à la face des rois!

(1) Sous le titre de Légende de Madame d'Haberville, nous reproduisons plus loin un chapitre des *Anciens Canadiens*.

On les a vus les fils de ce siècle parjure,
La bouche vomissant le blasphème et l'injure,
S'attaquer à la main qui voulait les bénir ;
On les a vus portant une main sacrilège
Sur ce que Dieu même protège,
Et qui disaient au Christ : T'ôn règne va finir !

Italie ! Italie ! ô terre infortunée !
Pendant le cours sanglant de cette longue année,
Que de ruisseaux de sang ont sillonné ton sol !...
Quel est l'audacieux dont la main inhumaine
A brisé ton baudou de reine
Et dans sa rage osa te souiller par un viol ?...

Entendez-vous là-bas, par delà l'Atlantique,
Comme le bruit pressé de choes retentissants ?...
La révolution, sanglante, satanique,
Dans ses ongles étreint les peuples frémissants.

Devant son œil hagard tout tombe, tout s'écroule ;
Tout l'Occident s'émeut au seul son de sa voix ;
Et le monstre au milieu des ruines qu'il foule
Est altéré du sang des prêtres et des rois.

Et le vieux monde qui, sur son front chauvre et blême,
Porte le crime écrit en stigmates d'enfer,
Sur sa lèvre crispée étouffant un blasphème,
Se tord comme un serpent sous ses griffes de fer.

Tu mourras ! avait dit cette hydre sanguinaire,
A la Foi, que son bras voulait anéantir.....
Elle avait oublié que la Foi du Calvaire
Se retrempe et renaît dans le sang du martyr.

Comme les questions politiques sont exclues de l'*Echo*, nous n'avons garde de dire un mot de nos opinions sur les idées contenues dans une brochure publiée d'abord en anglais, au sujet du Crédit Foncier. Néanmoins nous devons dire que la traduction est bien écrite, et sous ce rapport, certainement digne d'éloges. Mr. Emm. Blain en est l'auteur. Toutes les difficultés que renfermait une ouvrage de ce genre ont été vaincues, et en la lisant, on est porté à oublier que c'est une traduction. C'est un ouvrage que nous devons recommander à nos lecteurs.

La retraite annuelle de l'Union Catholique à la chapelle du collège Ste. Marie, a été prêchée par le R. P. Schneider. Jamais on n'avait vu une affluence aussi considérable. Chaque soir la chapelle était littéralement comble. Le dimanche de Pâques il y eut communion générale. Ce grand concours unanime et spontané pour une telle œuvre fait certainement beaucoup d'honneur à la jeunesse de Montréal, et indique chez elle des tendances que nous aimons à constater, et dans le développement desquelles

nous voyons un gage assuré de grandeur et de progrès véritable pour notre pays.

Nous avons parlé souvent de l'importance de l'Union Catholique, des progrès qu'elle a réalisés, des services qu'elle est appelée à rendre à la jeunesse ; nous avons une très-forte preuve de nos assertions, dans le grand succès de cette retraite, dont la première, elle a eu l'idée, et qui, comme la société elle-même, a surpassé toutes les espérances qu'on avait conçues à son égard.

Les élections de cette société ont eu lieu dimanche dernier et les Messieurs dont les noms suivent ont été élus officiers pour l'année courante :

Président : N. Bourassa, Vice-Présidents : A. Deschamps, Dr. L. Desrosiers, Secrétaire : Ch. Simard, Asst. Secrétaire : N. Bourgoïn, Trésorier : W. Tessier, Bibliothécaire : Alph. Leclair, Conseillers : D. Sénécal, F. X. Desplaines, P. Letondal, Oct. Giroux, Urg. Piché, L. N. Duverger.

Mardi dernier le Revd. M. Lamarche a donné à l'Institut Canadien-français une seconde lecture sur l'usure. Il a examiné succinctement et avec beaucoup de clarté, les titres extrinsèques au prêt qui légitiment l'intérêt, qu'il importe de ne pas confondre avec l'usure, qui n'est qu'un intérêt excessif ou dépouillé de ces titres extrinsèques qui seuls peuvent l'autoriser.

P. A. DE GASPÉ.

Légende de Madame d'Haberville.

Tout était triste et silencieux dans le manoir d'Haberville : les domestiques mêmes faisaient le service d'un air abattu, bien loin de la gaieté qu'ils montraient toujours en servant cette bonne famille. Madame d'Haberville dévorait ses larmes pour ne pas contrister son mari, et Blanche se cachait pour pleurer, afin de ne pas affliger davantage sa tendre mère, car dans trois jours le vaisseau, dans lequel les jeunes gens avaient pris leur passage, faisait voile pour l'Europe. Le capitaine d'Haberville avait invité ses deux amis, le curé et monsieur d'Egnont, à dîner en famille : c'était un dîner d'adieux que chacun s'efforçait inutilement d'égayé. Le curé, homme de tact, pensant qu'il fallait mieux s'entretenir de choses sérieuses que de retomber à chaque instant dans un pénible silence, prit la parole :

— Savez-vous, messieurs, que l'horizon de la Nouvelle-France se rembrunit de jour en jour. Nos voisins, les Anglais, sont des préparatifs formidables pour envahir le Canada, et tout annonce une invasion prochaine.

— Après, dit mon oncle Raoul !

— Après, tant qu'il vous plaira, mon cher chevalier, reprit le curé ; toujours est-il que nous n'avons guère

de troupes pour résister longtemps à nos puissants voisins.

— Mon cher abbé, ajouta mon oncle Raoul, il est probable qu'en lisant ce matin votre bréviaire, vous êtes tombé sur un chapitre des lamentations du prophète Jérémie.

— Cette citation est contre vous, car les prophéties se sont accomplies.

— N'importe, s'écria le chevalier en serrant les dents ; les Anglais ! les Anglais prendre le Canada ! ma foi, je me serais fort de défendre Québec avec ma bécuille. Vous avez donc oublié, continua mon oncle Raoul en s'animant, que nous les avons toujours battus, les Anglais ; battus un contre cinq, un contre dix et quelquefois un contre vingt..... Les Anglais, vraiment !

— *Concedo*, dit le curé ; je vous accorde tout ce que vous voudrez, et même davantage, si ça vous fait plaisir ; mais remarquez bien que chacune de nos victoires nous affaiblit, tandis que l'ennemi, grâce à l'Angleterre, semble reprendre de nouvelles forces, et que, d'un autre côté, la France nous abandonne presque à nos propres ressources.

— Ce qui montre, dit le capitaine d'Haberville, la confiance qu'a notre bien-aimé roi Louis XV dans notre courage pour défendre sa colonie.

— En attendant, interrompit monsieur d'Egmont, la France envoie si peu de troupes que la colonie va s'affaiblissant de jour en jour.

— Qu'on nous donne seulement de la poudre et du plomb, reprit le capitaine, et cent hommes de mes miliciens feront plus dans nos guerres de surprises, d'embuscades, de découvertes, que cinq cents soldats des plus vaillants corps de l'armée française ; je parle sans présomption : la preuve en est là. Ce qui n'empêche pas, ajouta-t-il un peu confus de cette sortie faite sans trop de réflexion, que nous avons un grand besoin des secours de la mère-patrie, et qu'une bien petite portion des armées, que notre aimé monarque dirige vers le nord de l'Europe afin d'aider l'Autriche, nous serait à peu près indispensable pour la défense de la colonie.

— Il serait bien à souhaiter, reprit le bon gentilhomme, que Louis XV eût laissé Marie-Thérèse se débattre avec la Prusse, et nous eût moins négligés.

— Il sied peu à un jeune homme comme moi, dit de Locheil, de me mêler à vos graves débats, mais, à défaut d'expérience, l'histoire viendra à mon aide. Défiiez-vous des Anglais, défiiez-vous d'un gouvernement qui a toujours les yeux ouverts sur les intérêts de ses colonies, partant sur les intérêts de l'empire britannique ; défiiez-vous d'une nation qui a la tenacité du *bull-dog*. Si la conquête du Canada lui est nécessaire, elle ne perdra jamais cet objet de vue, n'importe à quels sacrifices : témoin ma malheureuse patrie.

— Bah ! s'écria mon oncle Raoul, des Écossais !

De Locheil se mit à rire.

— Doucement mon cher oncle, dit le bon gentilhomme ; et pour me servir de votre maxime favorite, lorsque vous retirez les rentes de cette seigneurie : "rendons à César ce qui appartient à César ;" j'ai beaucoup étudié l'histoire d'Écosse, et je puis vous certifier que les Écossais ne le cèdent ni en valeur ni en patriotisme à aucune nation du monde connu, ancienne ou moderne.

— Vous voyez bien, répartit le chevalier, que j'ai voulu seulement faire endéver tant soit peu mon second

neveu de Locheil, car Dieu merci, fit-il en se rengorgeant, nous nous flattons de connaître l'histoire. Arché sait très bien la haute estime que j'ai pour ses compatriotes, et l'hommage que j'ai toujours rendu à leur bouillant courage.

— Oui, mon cher oncle, et je vous en remercie, dit Arché en lui serrant la main. Mais défiiez-vous des Anglais ; défiiez-vous de leur persévérance : ça sera le *Delenda est Carthago* des Romains.

— Tant mieux ; dit Jules : merci de leur persévérance : ils me donneront alors l'occasion de revenir au Canada avec mon régiment. Que ne puis-je faire mes premières armes contre eux ici, dans la Nouvelle-France : sur cette terre que j'affectionne et qui renferme ce que j'ai de plus cher au monde ! Tu reviendras avec moi, mon frère Arché, et tu prendras ta revanche sur cet hémisphère de tout ce que tu as souffert dans ta patrie.

— De tout mon cœur, s'écria Arché en serrant, avec force, le manche de son couteau, comme s'il eût tenu en main la terrible claymore des Cameron of Locheil ; je servirai comme volontaire dans ta compagnie, si je n'obtiens pas un brevet d'officier ; et le simple soldat sera aussi fier de tes exploits qu'il lui en revenait une plus grande part.

Les jeunes gens s'animèrent à l'idée d'exploits futurs ; les grands yeux noirs de Jules lancèrent des flammes : on aurait dit que l'ancienne ardeur militaire de sa race se manifestait en lui subitement. L'enthousiasme devint général, et le cri de "vive le roi" s'échappa simultanément de toutes les poitrines. Quelques larmes roullèrent dans les yeux de la mère, de la sœur et de la tante, malgré leurs efforts pour les contenir.

La conversation, qui avait d'abord languie, se ranima tout-à-coup. On fit des plans de campagne, on battit les Anglais sur mer et sur terre, et l'on éleva le Canada au plus haut degré de gloire et de prospérité !

— Peu partout, s'écria le capitaine d'Haberville en se versant une rasade, car je vais porter une santé que tout le monde boira avec bonheur : "au succès de nos armes ! et puisse le glorieux pavillon fleurdelisé flotter jusqu'à la fin des siècles sur toutes les citadelles de la Nouvelle-France !"

A peine portait-on la coupe aux lèvres pour faire honneur à cette santé, qu'une détonation épouvantable se fit entendre : c'était comme l'éclat de la foudre, ou comme si une masse énorme eût tombé sur le manoir, qui en fut ébranlé jusque dans ses fondements. On se leva précipitamment de table, on courut dehors : le soleil le plus brillant éclairait un des plus beaux jours du mois de juillet ; on monta au grenier, mais rien n'indiquait qu'un corps pesant eût tombé sur l'édifice. Tout le monde fut frappé de stupeur ; monsieur d'Haberville surtout parut le plus impressionné. Serait-ce, dit-il, la décadence de ma maison que ce phénomène me prédit !

Monsieur d'Egmont, l'abbé et mon oncle Raoul, l'homme lettré de la famille, s'efforcèrent d'expliquer physiquement les causes de ce phénomène, sans réussir à dissiper l'impression pénible qu'il avait causée.

On passa dans le salon pour y prendre le café, sans s'arrêter dans la salle à manger, où les gobelets restèrent intacts.

Les événements qui eurent lieu plus tard ne firent que confirmer la famille d'Haberville dans leurs craintes

superstitieuses. Qui sait, après tout, si ces présages, auxquels croyait toute l'antiquité, ne sont pas des avertissements du ciel, quand quelque grand malheur nous menace! S'il fallait rejeter tout ce qui répugne à notre faible raison, nous serions vite pyrthoniens: pyrthoniens à nous faire assommer, comme le Marphorius de Molière. Qui sait.....? Il y aurait un bien long chapitre à écrire sur les "qui sait."

Le temps, qui avait été si beau pendant toute la journée, commença à se couvrir vers six heures du soir; à sept heures, une pluie torrentielle, semblant menacer d'un second déluge, commença à tomber; le tonnerre ébranlait les voûtes du ciel, un immense quartier de rocher, frappé par la foudre, se détacha du cap avec fracas, et tomba dans le chemin du roi, qu'il intercepta pendant plusieurs jours.

Le capitaine d'Haberville, qui avait fait pendant longtemps la guerre avec les alliés sauvages, était imbu de beaucoup de leurs superstitions: aussi, lorsqu'il fut victime des malheurs qui frappèrent tant de familles canadiennes en 1759, il ne manqua pas de croire que ces désastres lui avaient été prédits deux ans auparavant.

Jules, assis après le souper entre sa mère et sa sœur, et tenant leurs mains dans les siennes, souffrait de l'abattement de toute la famille. Afin de faire diversion, il demanda à sa mère de conter une de ces légendes qui l'amusaient tant dans son enfance.

—Il me semble, maman, que ce sera un nouveau souvenir de la plus tendre des mères, que j'emporterai avec moi dans la vieille Europe.

—Je n'ai rien à refuser à mon fils, dit madame d'Haberville. Et elle commença la légende qui suit.

Une mère avait une enfant unique: c'était une petite fille blanche comme le lis de la vallée, dont les beaux yeux d'azur semblaient se reporter sans cesse de sa mère au ciel et du ciel à sa mère pour se fixer ensuite au ciel. Qu'elle était fière et heureuse cette tendre mère, lorsque dans ses promenades chacun la complimentait sur la beauté de son enfant, sur ses joues aussi vermeilles que la rose qui vient d'éclorer, sur ses cheveux aussi blonds, aussi doux, que les filaments du lin dans la filerie, et qui tombaient, en boucles gracieuses sur ses épaules! Oh! oui; elle était bien fière et heureuse cette bonne mère!

Elle perdit pourtant un jour l'enfant qu'elle idolâtrait; et comme la Rachel de l'Écriture, elle ne voulait pas être consolée. Elle passait une partie de la journée dans le cimetière; elle enlaçait de ses deux bras la petite tombe où dormait son enfant. Elle l'appelait de sa voix la plus tendre, et folle de douleur, elle s'écriait:

—Emma! ma chère Emma! c'est ta mère qui vient te chercher pour te porter dans ton petit berceau, où tu seras couchée si chaudement! Emma! ma chère Emma! tu dois avoir bien froid sous cette terre humide!

Et elle prêtait l'oreille en la collant sur la pierre glacée, comme si elle eût attendu une réponse. Elle tressaillait au moindre bruit, et se prenait à sangloter en découvrant que c'était les murmures du saule pleureur agité par l'aquilon. Et les passants disaient:

—L'herbe du cimetière, sans cesse arrosée par les larmes de la pauvre mère, devrait être toujours verte, mais ces larmes sont si amères qu'elles la dessèchent comme le soleil ardent du midi après une forte averse.

Elle pleurait assise sur les bords du ruisseau où elle

l'avait mené si souvent jouer avec les cailloux et les coquilles du rivage; où elle avait lavé tant de fois ses petits pieds dans ses ondes pures et limpides. Et les passants disaient:

—La pauvre mère verse tant de larmes qu'elle augmente le cours du ruisseau!

Elle rentrait chez elle pour pleurer dans toutes les chambres où elle avait été témoin des ébats de son enfant. Elle ouvrait une valise dans laquelle elle conservait précieusement tout ce qui lui avait appartenu: ses hardes, ses jouets, la petite coupe de vermeil dans laquelle elle lui avait donné à boire pour la dernière fois. Elle saisissait d'une main convulsive un de ses petits souliers, l'embrassait avec passion, et ses sanglots auraient attendri un cœur de diamant.

Elle passait une partie de la journée dans l'église du village à prier, à supplier Dieu de faire un miracle, un seul miracle pour elle: de lui rendre son enfant! Et la voix de Dieu semblait lui répondre:

—Comme le saint Roi David, tu iras trouver ton enfant un jour, mais lui ne retournera jamais vers toi. Elle s'écriait alors:

—Quand donc, mon Dieu! quand aurais-je ce bonheur!

Elle se traînait au pied de la statue de la sainte Vierge, cette mère des grandes douleurs; et il lui semblait que les yeux de la madone s'attristaient, et qu'elle y lisait cette douloureuse sentence:

—Souffre comme moi avec résignation, ô fille d'Ève! jusqu'au jour glorieux où tu seras récompensée de toutes tes souffrances!

Et la pauvre mère, s'écriait de nouveau:

—Quand donc! ma bonne sainte Vierge, arrivera ce jour béni!

Elle arrosait le plancher de ses larmes, et s'en retournait chez elle en gémissant.

La pauvre mère, après avoir prié un jour avec plus de ferveur encore que de coutume, après avoir versé des larmes plus abondantes, s'endormit dans l'église: l'épaissement amena, sans doute, le sommeil. Le bedeau ferma l'édifice sacré sans remarquer sa présence. Il pouvait être près de minuit lorsqu'elle s'éveilla: un rayon de lune, qui éclairait le sanctuaire, lui révéla qu'elle était toujours dans l'église. Loin d'être effrayée de sa solitude, elle en ressentit de la joie, si ce sentiment pouvait s'allier avec l'état souffrant de son pauvre cœur!

—Je vais donc prier, dit-elle, seule avec mon Dieu! seule avec la bonne Vierge! seule avec moi-même!

Comme elle allait s'agenouiller, un bruit sourd lui fit lever la tête: c'était un vieillard, qui, sortant d'une des portes latérales de la sacristie, se dirigeait, un cierge allumé à la main, vers l'autel. Elle vit, avec surprise, que c'était un ancien bedeau du village, mort depuis vingt ans. La vue de ce spectre ne lui inspira aucune crainte: tout sentiment semblait éteint chez elle, si ce n'est celui de la douleur. Le fantôme monta les marches de l'autel, alluma les cierges; fit les préparations usitées pour célébrer une messe de *requiem*. Lorsqu'il se retourna, ses yeux lui parurent fixes et sans expression, comme ceux d'une statue. Il rentra dans la sacristie, et reparut presque aussitôt, mais cette fois précédant un vénérable prêtre portant un calice et revêtu de l'habit sacerdotal d'un ministre de Dieu qui va célébrer le saint sacrifice. Ses grands yeux démesurément

ouverts étaient empreints de tristesse ; ses mouvements, ceux d'un automate qu'un mécanisme secret ferait mouvoir. Elle reconnut, en lui, le vieux curé, mort aussi depuis vingt ans, qui l'avait baptisée et lui avait fait faire sa première communion. Loin d'être frappée de stupeur à l'aspect de cet hôte de la tombe, loin d'être épouvantée de ce prodige, la pauvre mère, tout à sa douleur, pensa que son vieil ami, touché de son désespoir, avait brisé les liens du linceul pour venir offrir une dernière fois pour elle le saint sacrifice de la messe ; elle pensa que ce bon pasteur qui l'avait consolée tant de fois, venait à son secours dans ses angoisses maternelles.

Tout était grave, morne, lugubre, sombre et silencieux pendant cette messe célébrée et servie par la mort. Les cierges mêmes jetaient une lumière pâle comme celle d'une lampe qui s'éteint. A l'instant où la cloche du *santus*, rendant un son brisé comme celui des os que casse le fossoyeur dans un vieux cimetière, annonçait que le Christ allait descendre sur l'autel, la porte de la sacristie s'ouvrit de nouveau et donna passage à une procession de petits enfants, qui marchant deux à deux, défilèrent, après avoir traversé le chœur, dans l'allée du côté de l'épître. Ces enfants, dont les plus âgés paraissaient avoir à peine six ans, portaient des couronnes d'immortelles. et tenaient dans leurs mains, les uns des corbeilles pleines de fleurs, et des petits vases remplis de parfums, les autres des petites coupes d'or et d'argent contenant une liqueur transparente. Ils s'avançaient tous d'un pas léger ; et la joie rayonnait sur leurs visages célestes. Une seule, une petite fille, à l'extrémité de la procession, semblait suivre les autres péniblement, chargée qu'elle était de deux immenses seaux qu'elle traînait avec peine. Ses petits pieds, rougis par la pression, ployaient sous le fardeau, et sa couronne d'immortelles paraissait flétrie. La pauvre mère voulut tendre les bras, pousser une acclamation de joie en reconnaissant sa petite fille, mais ses bras et sa langue se trouvèrent paralysés. Elle vit défilér tous ces enfants près d'elle dans l'allée du côté de l'Évangile, et en reconnut plusieurs que la mort avait récemment moissonnés. Lorsque sa petite fille, ployant sous le fardeau, passa aussi à ses côtés, elle remarqua qu'à chaque pas qu'elle faisait, les deux seaux, qu'elle traînait avec tant de peine, arrosaient le plancher de l'eau dont ils étaient remplis jusqu'au bord. Les yeux de l'enfant, lorsqu'ils rencontrèrent ceux de sa mère, exprimèrent la tristesse, ainsi qu'une tendresse mêlée de reproches. La pauvre femme fit un effort pour l'enlacer dans ses bras, mais perdit connaissance. Lorsqu'elle revint de son évanouissement tout avait disparu.

Dans un monastère, à une lieue du village, vivait un cénobite qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Ce saint vieillard ne sortait jamais de sa cellule que pour écouter avec indulgence les pénibles aveux des pécheurs, ou pour secourir les affligés. Il disait aux premiers :

—Je connais la nature corrompue de l'homme, ne vous laissez pas abattre ; venez à moi avec confiance et courage chaque fois que vous retombez ; et chaque foi, mes bras vous seront ouverts pour vous relever.

Il disait aux seconds :

—Puisque Dieu, qui est si bon, vous impose la souffrance, c'est qu'il vous réserve des joies infinies.

Il disait à tous :

—Si je faisais l'aveu de ma vie, vous seriez étonnés de voir en moi un homme qui a été le jouet des passions les plus effrénées, et mes malheurs vous feraient verser des torrents de larmes !

La pauvre mère se jeta en sanglotant aux pieds du saint moine et lui raconta le prodige dont elle avait été témoin. Le compatissant vieillard, qui connaissait à fond la nature humaine, n'y vit qu'une occasion favorable de mettre un terme à cette douleur qui surpassait tout ce que sa longue expérience lui avait appris des angoisses maternelles.

—Ma fille, ma chère fille, lui dit-il, notre imagination surexcitée nous rend souvent les jouets d'illusions qu'il faut presque toujours rejeter dans le domaine des songes ; mais l'église nous enseigne aussi que des prodiges semblables à celui que vous me racontez peuvent réellement avoir lieu. Ce n'est pas à nous, êtres stupides et ignorants, à poser des limites à la puissance de Dieu ; ce n'est pas à nous à scruter les décrets de celui qui a saisi les mondes dans ses mains puissantes et les a lancés dans des espaces infinis. J'accepte donc la vision telle qu'elle vous est apparue ; et l'admettant, je vais vous l'expliquer. Ce prêtre, sorti de la tombe pour dire une messe de *requiem*, a sans doute obtenu de Dieu la permission de réparer une omission dans l'exercice de son ministère sacré ; et ce bedeau par oubli ou négligence en avait probablement été la cause. Cette procession de jeunes enfants, couronnés d'immortelles, signifie ceux qui sont morts sans avoir perdu la grâce de leur baptême. Ceux qui portaient des corbeilles de fleurs, des vases où brûlaient les parfums les plus exquis, sont ceux que leurs mères, résignées aux décrets de la providence, ont offerts à Dieu, sinon avec joie, ce qui n'est pas naturel, du moins avec résignation, en pensant qu'ils échangeaient une terre de misère pour la céleste patrie, où, près du trône de leur créateur, ils chanteront ses louanges pendant toute une éternité. Dans les petites coupes d'or et d'argent étaient les larmes que la nature, avare de ses droits, avait fait verser aux mères qui, tout en faisant un cruel sacrifice, s'étaient écriées comme le saint homme Job : mon Dieu vous me l'avez donné ! mon Dieu ! vous me l'avez ôté, que votre saint nom soit béni !

La pauvre mère, toujours agenouillée, bavait avec ses larmes chacune des paroles qui tombaient des lèvres du saint vieillard. Comme Marthe s'écriant aux pieds du Christ : "Si vous eussiez été ici, Seigneur, mon frère ne serait pas mort ; mais, je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez ;" elle répétait dans sa foi ardente :—si vous eussiez été près de moi, mon père, ma petite fille ne serait pas morte, mais je sais que présentement même Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez.

Le bon religieux se recueillit un instant et pria Dieu de l'inspirer. C'était une sentence de vie ou de mort qu'il allait prononcer sur cette mère qui paraissait inconsolable. Il fallut frapper un grand coup, un coup qui la ramenât à des sentiments plus raisonnables, ou qui brisât à jamais ce cœur prêt à éclater. Il prit les mains de la pauvre femme dans ses mains sèches et crispées par l'âge, les serra avec tendresse et lui dit de sa voix la plus douce :

—Vous aimiez donc bien l'enfant que vous avez perdu ?

—Si je l'aimais, mon père! oh! mon Dieu! quelle question!

Et comme une insensée, elle se roula en gémissant aux pieds du vieillard. Puis se relevant tout-à-coup, elle saisit le bas de sa soutane et lui cria d'une voix brisée par les sanglots :

—Vous êtes un saint, mon père; mon enfant! rendez-moi mon enfant! ma petite Emma!

—Oui, dit le moine, vous aimiez bien votre enfant: vous auriez fait beaucoup pour lui épargner une douleur, même la plus légère?

—Tout, tout, mon père, s'écria la pauvre femme! je me serais roulée sur des charbons ardents pour lui exempter une petite brûlure!

—Je le crois, dit le moine; et vous l'aimiez, sans doute encore?

—Si je l'aime, bonté divine! dit la pauvre mère en se relevant d'un bond, comme mordue au cœur par une vipère; si je l'aime! on voit bien, prêtre, que vous ignorez l'amour maternel, puisque vous croyez que la mort même puisse l'anéantir!

Et tremblant de tout son corps, elle versa de nouveau un torrent de larmes.

—Retirez-vous, femme, dit le vieillard d'un ton de voix qu'il s'efforçait de rendre sévère; retirez-vous femme qui êtes venue m'en imposer; retirez-vous femme qui mentez à Dieu et à son ministre. Vous avez vu votre petite fille ployant sous le fardeau de vos larmes qu'elle a recueillies goutte à goutte, et vous me dites encore que vous l'aimiez! Elle est ici dans ce moment près de vous continuant sa pénible besogne: et vous me dites que vous l'aimiez! Retirez-vous femme, car vous mentez à Dieu et à son ministre!

Les yeux de cette pauvre mère s'ouvrirent comme après un songe oppressif; elle avoua que sa douleur avait été insensée et en demanda pardon à Dieu.

—Allez en paix, reprit le saint vieillard, priez avec résignation et le calme se fera dans votre âme.

Elle raconta, quelques jours après, au bon moine que sa petite fille, toute rayonnante de joie et portant une corbeille de fleurs, lui était apparue en songe pour la remercier de ce qu'elle avait cessé de verser des larmes qu'elle aurait été condamnée à recueillir. Cette excellente femme, qui était riche, consacra le reste de ses jours aux œuvres de charité. Elle donnait aux enfants des pauvres, les soins les plus affectueux et en adopta plusieurs. Lorsqu'elle mourut, on grava sur sa tombe: *Ci-gît la mère des orphelins.*

Soit disposition d'esprit dans les circonstances où se trouvait la famille, soit que la légende elle-même fût empreinte de sensibilité, tout le monde en fut attendri: quelques-uns jusqu'aux larmes. Jules embrassa sa mère en la remerciant, et sortit de la chambre pour cacher son émotion.

Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, conservez mes jours, car s'il m'arrivait malheur, ma tendre mère serait aussi inconsolable que la mère de cette touchante légende qu'elle vient de nous raconter.

Quelques jours après, Jules et son ami voguaient sur l'Océan, et, au bout de deux mois, arrivaient en France, après une heureuse traversée.

FEUILLETON:

LES DEUX PIGEONS.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS.

XIV

(Suite et Fin.)

Comment s'était-elle trouvée réunie autour de lui lorsqu'il avait eu le plus besoin d'elle? Merveille de l'esprit de famille et de la charité chrétienne, tous ceux que Pierre avait quittés, abandonnés, étaient accourus à son secours quand il ne songeait même plus à eux!

C'était Paul qui les avait tous appelés à Paris. Germaine, qui depuis peu, était entrée au couvent, manquait seule au chevet de Pierre, ainsi que le curé d'A..., qui n'avait pu quitter sa paroisse.

Paul s'était consacré à Dieu comme pour veiller sur celui qui avait failli devenir la cause de sa mort: telles sont les voies de la Providence!

A l'époque de la funeste excursion où tous les siens avaient cru le voir périr, Paul, précipité de rocher en rocher dans une caverne d'où il n'était sorti, tout meurtri, tout sanglant, que par des efforts surhumains, avait fait le vœu de se donner à ce Dieu qui venait de le protéger d'une manière toute spéciale en permettant qu'il échappât à la mort, et de ne revoir sa famille que lorsqu'il aurait reçu les ordres sacrés, pour éviter tous les obstacles qu'on pourrait mettre à l'accomplissement de ce vœu. Il partit pour Paris et s'enferma au séminaire de Saint-Sulpice, où son frère, le curé d'A..., obtint son admission; puis, quelque temps après, il entra aux Missions étrangères. Il cacha donc sa résolution, son existence même à toute sa famille; il n'eut pour confident que le curé d'A..., jusqu'au jour de son ordination. Alors il écrivit à sa famille. Paul avait rencontré Pierre à Paris, sans que celui-ci le reconnût sous le costume ecclésiastique, et dès lors, étant parvenu à savoir son adresse, il avait surveillé cette vie agitée et tourmentée; lié avec le curé de Notre-Dame-de-Lorette, la paroisse de Pierre, et prêchant et confessant quelquefois dans cette église, il ne l'avait perdu de vue ni dans ses courtes prospérités ni dans son dernier malheur.

Ayant prévu de bonne heure le destinée de Pierre, il avait vivement conseillé à Graciosa de profiter de l'occasion que lui offrait le voyage du parrain de Manoël à Paris, pour y venir passer quelques mois. Ce parrain, riche négociant de Bayonne, avait loué une maison de compagnie à Nanterre, où il reçut Graciosa et sa famille, c'étaient Paul et Marie-Maria que Pierre avait vus à Saint-Roch. Graciosa n'avait voulu faire alors aucune démarche pour revoir Pierre riche et heureux; elle était venue lui apporter un dernier moyen de salut dans ses fautes et sa folle ambition, pour le jour, prochain peut-être, où il verrait crouler l'édifice trop rapide de sa fortune. Elle suivait en cela, nous l'avons dit, le conseil de Paul.

Une fois seulement Manoël était retourné, pour des affaires de famille, au village d'A..., d'où il avait répondu à Pierre, et il était revenu bientôt à Paris auprès de Graciosa et de sa sœur.

Pendant Pierre commençait à se lever; appuyé

sur le bras de Marie-Maria, sa vigilante garde-malade, il faisait dans le beau jardin de la maison le premier essai de ses forces. Quel bonheur que celui de la convalescence, surtout après un si grand danger ! C'est presque une résurrection !... Mais Pierre était bien faible encore, le médecin avait déclaré qu'une rechute lui serait funeste, et qu'il resterait longtemps dans un état de santé qui exigerait des ménagements particuliers.

Il y avait dans ce jardin, dont il ne sortait pas encore, un banc qui fut le premier but de ses promenades avec Marie-Maria. Quand Graciosa et Manoël allaient voir Paul à Paris, souvent la jeune fille restait auprès de Pierre. Quelles douces et riantes matinées il passait là à côté d'elle ! Depuis qu'il revenait à la vie, il aimait à parler des jours de son enfance, du pays natal et de ses jeux d'autrefois avec sa cousine. Pierre venait de voir un monde bien corrompu et les femmes de ce monde, si étrangères à ces vertus natives, pour ainsi dire, à cette fraîcheur d'innocence qui se montraient dans le candide regard de Marie-Maria ; il aimait à la contempler comme une vierge dont la seule présence purifiait son âme et élevait son cœur !

D'abord elle avait été un peu embarrassée avec lui ; n'était-il pas devenu un *Monsieur de Paris* ? Mais Pierre avait tant besoin d'elle, son bras était si nécessaire au malade tout chancelant encore, qu'elle se rassura bientôt en voyant que c'était elle qui le soutenait, qui dirigeait ses pas comme ceux d'un enfant.

Cependant, la première fois qu'il sortit ainsi dans le jardin, appuyé sur le bras de sa cousine, un peu cérémonieuse avec lui, elle n'osait lui donner son ancien nom, et il lui arriva de dire au convalescent :

— Venez, monsieur Ludovic !...

— Ah ! reprit-il, appelle-moi Pierre !...

À sa première sortie dans Nanterre, le ressuscité voulut communier dans la gracieuse chapelle de Sainte-Genève. Toute la famille partagea le bonheur de Pierre : Graciosa, Manoël, Marie-Maria, communierent à côté de lui, de la main de Paul.

En revenant, ils passèrent près d'une prairie qu'on appelle, à Nanterre, la prairie de Sainte-Genève. C'est là, suivant une antique tradition, bien connue à Nanterre, que la sainte faisait paître ses troupeaux. Jusque-là on n'avait point encore parlé à Pierre du retour au pays natal. Cette tradition lui rappela les mœurs pastorales du pays basque quand Manoël lui dit :

— Pierre, c'est là que sainte Genève faisait paître ses troupeaux.

— Qu'elle était heureuse ! s'écria Pierre, tout plein de la sainte action qu'il venait d'accomplir. Et il tomba dans une profonde rêverie. Jusque-là il n'avait guère songé à l'avenir : quand on sort de la violente épreuve d'une maladie presque mortelle, on se contente de ressaisir peu à peu cette vie qu'on a été si près de perdre, et chaque nouvelle journée de gagnée est un bienfait ; mais le cœur de Pierre, élevé par cette union avec Dieu lui-même qui transforme l'humanité, se demandait s'il ne devait pas prendre un parti le plus tôt possible et s'arracher, même bien faible encore, aux tentations parisiennes. Car, depuis qu'il allait mieux, l'idée de son luxe, de ses richesses, de ses succès à la Bourse, de son entourage, de ses passions, lui revenait souvent, et ce nom de millionnaire, qu'il avait porté, se représentait trop vivement à sa mémoire : il n'était plus rien, lui qui avait pris l'habitude de dominer et de régner !

Combien de temps résisterait-il à l'effet que cette terrible pensée produisait en lui ?

— Partons, ma mère, dit-il à Graciosa ; Marie-Maria, Manoël, enlevez-moi à Paris !

— Nous consulterons le médecin, reprit Graciosa toute joyeuse.

Le médecin, consulté, exigea encore huit jours de repos.

Pic re, dans ses rêves, tantôt se retrouvait au milieu de ses salons dorés, mis avec toute l'élégance qu'il y avait montrée, faisait de nouveaux coups de Bourse qui étonnaient Paris et lui donnaient une fortune princière ; tantôt, de retour au village d'A..., dans une vaste prairie bordée d'un bois magnifique, le béret basque sur la tête, sous le costume gracieux et pittoresque du pays.

Comme il racontait ses rêves à Marie-Maria, elle prit en riant le béret de Manoël et elle le jeta sur les cheveux blonds et bouclés de son cousin :

— A la bonne heure, dit-elle, voilà Pierre !

Le petit baron, qui avait foi dans ce qu'il appelait la *veine* de Ludovic, et qui prétendait qu'il se relèverait de son désastre, était venu plusieurs fois demander de ses nouvelles ; mais Pierre avait refusé de le voir, en s'excusant sur sa faiblesse, qui était grande encore.

Un jour l'abbé Paul, qui venait de Paris, apporta un billet de faire-part, adressé à l'ancien hôtel de Pierre, où la mort d'Albert était annoncée. Albert, à trente-cinq ans à peine, venait de succomber à une attaque d'apoplexie, conséquence d'une vie de plaisirs et d'excès. Appelé auprès d'Albert par un ami de collège de ce dernier, l'abbé Paul avait pu le reconcilier avec Dieu et lui faire réparer, par une mort chrétienne, le scandale de sa vie. Paul s'était attendri à la vue de cet homme jeune et beau, si insensé pendant sa vie, qui se repentait enfin, et dont la physionomie autrefois si mobile, si légère, empruntait à la mort une solennelle gravité qu'elle n'avait jamais connue.

Pierre avait éprouvé un assez vil attrait pour Albert, qui n'avait pas complètement réussi à gâter ses qualités naturelles. Il lui avait même souvent prêté des sommes assez fortes pour le tirer de ces situations difficiles où se jettent les hommes de plaisir, il regretta sa mort.

— Pauvre Albert ! dit-il les larmes aux yeux, les plaisirs de Paris l'ont dévoré, comme moi les *affaires* ont failli me perdre. Ah ! partons, mes amis, si vous voulez encore de moi, partons !

Ils partirent : jour mille fois heureux pour la tante de Pierre, pour Manoël et Marie-Maria ! Seul, Paul, qui se jouissait comme eux, leur manquait : ses supérieurs l'avaient retenu momentanément à Paris ; il conduisit la famille jusqu'au chemin de fer de Bordeaux ; chacun le louait et le bénissait, chacun sentait qu'il était la première cause de cet heureux retour.

On arriva bientôt à Bayonne, quoique la blessure de Pierre, à peine cicatrisée et douloureuse encore, et sa faiblesse, qui était fort grande, eussent forcé la famille de se reposer dans plusieurs villes ; mais le chemin de fer était alors ouvert jusqu'à Bayonne, et quelques trains directs ont promptement rapproché les distances : quand on le veut bien, il est facile d'être vite à quelques centaines de lieues de la Bourse et des boulevards, et de voler de la rue de Rivoli aux Pyrénées ; il est vrai, hélas ! qu'il n'est pas moins facile et moins prompt de retourner à Paris.

À Bayonne, Graciosa, qui trouvait Pierre très-fatigé,

gué, décida qu'on coucherait, et qu'on ne partirait que le lendemain.

En attendant le dîner, Pierre et Manoël étaient assis sur un banc près de la porte de l'hôtel où la famille s'était arrêtée, et ils suivaient du regard quelques manœuvres d'un régiment de cavalerie récemment arrivé dans la ville. Un jeune capitaine, qui paraissait fort bien monté, vint à passer tout près des deux cousins, et ils virent le cheval s'arrêter tout à coup, tourner sur lui-même, et, résistant à tous les efforts de son cavalier, s'approcher d'eux. Tandis que Pierre s'efforçait de reconnaître l'officier, s'imaginant l'avoir vu à Paris, le cavalier et le cheval le touchaient presque, et Pierre, encore bien faible, poussa un cri de surprise en retombant sur le banc d'où il s'était levé; mais le cheval, que le cavalier, tout étonné, ne retenait plus, léchait les mains de Pierre presque évanoui : c'était Emir !

Il fut impossible d'achever la manœuvre. Emir ne voulait plus quitter Pierre. On raconta son histoire au capitaine, qui, enthousiaste des chevaux, fut presque aussi attendri que l'ancien maître d'Emir. Graciosa et Marie-Maria étant survenues, on invita le capitaine à venir au village d'A... et on lui offrit d'y choisir le cheval qu'il voudrait à la place du fidèle ami de Pierre. Cette proposition fut aussitôt acceptée.

Pierre ne voulut revenir au village d'A..., au moment du départ, qui eut lieu le lendemain matin, que monté sur Emir. Le noble Emir était triomphant. Il caracolait autour de la voiture qui ramenait Graciosa, Marie-Maria et Manoël, Pierre le caressait doucement et, tout attendri, regardait les siens : " Merci, chère tante, disait-il, merci !... " Quand Pierre aperçut de loin ce clocher qu'il aurait pu ne jamais revoir, ces lieux si connus, si aimés dans son enfance, il fut ému jusqu'aux larmes; il tenait en ce moment Emir par la bride; il était descendu de cheval et cheminait à côté des siens, qui avaient voulu aussi quitter leur voiture pour se trouver plus près de Pierre en ce moment : Pierre embrassa vivement Manoël et sa tante; il serra doucement la main de Marie-Maria.— Cette jeune fille si pure, avec laquelle il avait autrefois la familiarité d'un frère, lui inspirait maintenant une sorte de vénération. Ah! Pierre la respectait d'autant plus qu'il avait vu des femmes bien différentes, et le contraste faisait encore ressortir à ses yeux cette beauté et cette âme angéliques !

Toute la famille venait d'entrer dans un sentier verdoyant. La journée était magnifique. Pierre, à mesure qu'il reconnaissait chaque maison, chaque verger, presque chaque arbre, se livrait aux douces impressions du retour. En ce moment, il avait oublié Paris; il venait d'être rendu à la vie, et il se retrouvait sur sa terre natale. Manoël et quelquefois Marie-Maria l'aidaient dans sa marche. Emir, que son maître tenait à peine, marchait à ses côtés, comme s'il avait pris part à toutes les émotions de Pierre.

Tout à coup, au détour d'une haie d'églantiers :

— Nous sommes chez nous ! s'écria Manoël.

— Comment ! ces champs, ces vergers ? demanda Pierre.

— Nous les avons achetés avec nos épargnes, répondit Manoël.

— C'est vraie, reprit son cousin; à la campagne, on dépense si peu, qu'on peut toujours acheter, et ce qu'on achète, on ne le joue pas à la Bourse !

— On a semé ici du blé, continua Manoël, là de l'avoine, voilà une vigne nouvelle, un verger...

— Il y a tant de jolis nids dans les grands arbres qui bordent la route ! reprit Marie-Maria; j'ai surnommé ce côté-ci le bois des rossignols, et que de violettes le long de cette haie qui entoure le verger !...

— Ah ! oui, répondit Pierre, que tout cela est doux et beau ! Que vous êtes riches sans richesses, au milieu des trésors de la création ! Oh ! le bon placement qu'un semis de blé et d'avoine ! Oh ! l'admirable concert que que le chant de ces rossignols !...

Plus on se rapprochait de la maison, plus Pierre serrait la main de Manoël; mais, à quelques pas de l'église, ils aperçurent François Etcheverry, le bon curé, qui venait au-devant d'eux.

— Mes amis, leur dit-il dès qu'il put se faire entendre d'eux, entrons tous à l'église; allons remercier Dieu de toutes les grâces qu'il a bien voulu accorder à Pierre; et toi mon ami, tu me permettras ce nom, il y a longtemps que tu n'as prié dans l'église de ton village !

Un vieux jardinier du domaine, qui venait d'accourir à la rencontre de la famille, garda Emir, et ils suivirent tous le curé. Quand ils se trouvèrent dans la chapelle de la sainte Vierge, qui était toute bleue et ornée d'étoiles d'or :

— Mes enfants, leur dit le curé en se relevant du pied de l'autel où il s'était prosterné, on chante le *Te Deum* pour les princes, pour les armées victorieuses, après bien des morts et des douleurs, après des flots de sang répandu; aujourd'hui, je vais dire un *Te Deum* de famille, douce et consolante prière, prière de paix et de bonheur !

Et chacun suivit ces belles paroles qui répondaient si bien à l'émotion, à la joie de tous ceux qui se trouvaient réunis dans cette chapelle.

En rentrant dans la maison, Pierre, dont l'émotion augmentait la faiblesse, se traînait à peine et se vit forcé de s'asseoir. On s'empressa autour de lui, et cette faiblesse momentanée se dissipa. Le bon curé, son ancien professeur, le contemplait avec intérêt; c'était un grand admirateur de la Fontaine.

— Mon cher neveu, lui dit-il, tu as lu les *Deux Pigeons* ?

En ce moment, Pierre, qui venait de se relever, s'appuyait sur Manoël pour aller revoir sa chambre.

— Oui, répondit Pierre en souriant, je m'en souviens, c'est une des premières fables que vous m'avez apprises; le pigeon voyageur, c'est bien moi !

La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droite au logis s'en retourna...

— Mais le pigeon ne nous quittera plus ! dit Manoël en serrant Pierre contre son cœur.

Cependant, au bout de quelques jours, Pierre, dont les forces étaient bien lentes à revenir, se trouva saisi d'un profond découragement qui était un danger pour un caractère de cette nature. Tout le monde travaillait autour de lui, et le vieux cultivateur, parent éloigné de la famille, qui avait dirigé l'exploitation du domaine en l'absence des maîtres, avait laissé échapper ces mots imprudents : " C'est dommage ! M. Pierre ne peut pas venir avec nous ! " un jour que Manoël allait faire l'ins-

pection du domaine. Pierre changea de visage, et Manoël s'en aperçut avec peine.

A dater de ce jour, Pierre fut plus triste, plus sombre qu'il ne l'avait été depuis sa blessure : il se sentait inutile et à charge aux siens. Son orgueil, sa dignité même se révolta à une telle pensée. Il lui arriva de se dire à lui-même : " Si je retournais à Paris? Ici, je ne suis bon à rien, et l'on n'a pas besoin de moi !... " Paris ! ce mot seul jetait devant ses yeux toutes les funestes images du passé. Ce mot suffisait pour tourmenter son âme oisive et remplir son temps inoccupé : Paris ! mot d'illusions et de vains rêves, mot d'orgueil, pour lui comme pour tant d'autres !

VII.

Quelquefois Pierre cherchait une distraction dans de longues conversations avec sa tante, qui ne se lassait pas de lui entendre raconter tous les détails de son voyage à Paris, et puis avec Marie-Maria ; quand il avait causé avec cette dernière, il était toujours plus pensif. Elle avait eu pour lui, à Nanterre, des soins si doux et si assidus ! Sa vue le ramenait si vite aux jours de son enfance, sur lesquels elle se plaisait tant elle-même à revenir ! Et puis, en l'absence de Pierre, la beauté de Marie-Maria, qui avait seize ans à peine au moment de son départ, s'était comme épanouie ; Marie-Maria avait grandi, et maintenant qu'elle approchait de sa dix-huitième année, on remarquait dans sa physionomie, dans ses traits, toute cette grâce acheminée de la jeunesse que l'adolescence ne connaît pas encore.

Quoiqu'elle ne fût pas sans une certaine éducation reçue dans la maison de sa mère, et que ni la langue française ni l'histoire, qu'elle avait étudiées avec son oncle le curé, ne lui fussent étrangères, c'était la fille des champs, toute naïve et toute pure, qui n'avait fait qu'entrevoir la grande ville. Au milieu de ce calme profond de la campagne, il semblait souvent à Pierre qu'elle fixait ses pensées errantes, qu'elle remplissait le cœur désillusionné du blessé de Paris. Il se sentait attiré par le charme naïf, qu'elle ne cherchait pas à exercer, qui était dans son sourire plein d'innocence, dans son attachement si vrai, dans la touchante sympathie qu'elle avait montrée pour les souffrances et pour la ruine de son cousin, dans cet asile si frais et cette ombre si douce qu'une pure affection offre aux âmes fatiguées, quelquefois même souillées !

Cet amitié si pure, qui avait uni le cousin et la cousine dès leur bas âge, avait repris tous ses droits sur le cœur de Pierre. Marie-Maria représentait à ses yeux le passé dans ce qu'il avait de plus suave et de plus radieux ; elle pourrait devenir pour lui l'avenir. Quand les violettes, cette fleur si chère à leur enfance, parfumaient la salle qui servait aux réunions de la famille, et que Marie-Maria chantait avec ce goût et ce *brío* du Midi que rien ne peut remplacer, cette voix vibrante et douce rendait la vie, le courage, l'avenir au convalescent !... Mais ensuite il redevenait plus inquiet, plus tourmenté, plus chagrin que jamais... Graciosa et Manoël suivirent ces brusques alternatives dans le caractère de Pierre et purent d'abord se les expliquer.

Il voulut, un matin, se lever en même temps que Manoël et partir avec lui pour les champs. Malgré les représentations de celui-ci, malgré son peu de force, malgré la pâleur qui ne l'avait pas quitté, il se leva. Mais, au bout d'un quart d'heure de marche, il se vit

obligé de s'arrêter ; sa force ne répondait pas à son courage, et Manoël le fit assoir sous un arbre de la longue avenue qui menait au verger.

" Tu le vois, s'écria Pierre, je ne suis plus bon à rien ! Ah ! Manoël, je ne suis pour vous qu'un fardeau !

— Pierre, comment peux-tu parler ainsi ? Donne donc à tes forces le temps de revenir.

— Je ne suis plus bon à rien, et cependant, il y a des moments où je me trouve si heureux !... "

Pierre n'acheva point, et peut-être aurait-il eu de la peine à compléter sa pensée ; car il reculait lui-même devant le sentiment de bonheur que lui inspirait la seule présence de Marie-Maria : comment pourrait-il songer à cette union qu'autrefois Graciosa et Manoël s'étaient promise ? Il n'avait rien, plus rien, et il n'avait même pas la force d'aider Manoël dans l'exploitation du domaine ! D'ailleurs, ses parents s'étaient montrés pour lui d'une bonté extrême, ils faisaient tout pour lui ; mais leur bonté même ne lui imposait-elle pas une plus grande délicatesse ? Ah ! s'il avait conservé quelque chose de cette fortune que la Bourse avait dévorée ! Quel bonheur, se disait-il quelquefois, de demander la main de sa cousine, de la mener à Paris !... Paris ! ce mot lui revenait encore, et sous toutes les formes, comme l'expiation de cette ingratitude et de cet orgueil avec lesquels il avait abandonné les siens !

Le lendemain du jour où Pierre n'avait pu continuer la course entreprise avec Manoël, il était assis sur un banc, près de l'entrée de la maison, lorsqu'un journal de Paris, auquel Graciosa s'était abonnée pour le distraire, lui fut remis par le *piéton* qui faisait les fonctions de facteur dans le village.

Pierre jeta sur cette feuille des yeux d'abord indifférents ; mais bientôt son regard s'assombrit, il lut avidement ce journal et la chronique qu'il renfermait, signée *Crusofle*. Au milieu d'autres anecdotes offertes à la curiosité et à la malignité publiques, on y lisait les lignes suivantes :

" Le riche hôtel qui appartenait à Ludovic Argelès, dans la rue Helder, vient d'être vendu. Paris a bien eu le temps d'oublier ce jeune homme d'affaires, si insensé dans sa rapide prospérité, vrai champignon de la finance, qui avait encore plus d'orgueil qu'il n'était riche, et dont la décadence a encore été plus prompte que la grandeur : comme de *César Birotteau*, on peut dire de lui : grandeur et décadence de Ludovic Argelès. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que le magnifique hôtel de la rue du Helder vient d'être acheté par un capitaliste, M. Abraham Durant, récemment acquitté faute de preuves suffisantes, dans une affaire où Ludovic Argelès avait été impliqué... "

Crusofle aurait pu attaquer Abraham Durant, peindre, avec des couleurs énergiques, l'usurier, cette sale et patiente araignée qui se nourrit du sang de ses victimes et qui ne se soucie pas plus de la laideur morale que son type de laideur physique ; il aurait pu le montrer héritant de l'homme de plaisir prodigue et de l'homme d'affaires imprudent ; mais Crusofle aimait toujours mieux frapper sur les vaineux que sur les vainqueurs, et il s'égayait, en cette circonstance, sur la scène qui avait eu lieu chez Pierre, quand " Pierre, dit Ludovic Argelès, dit Pierre, " avait été arrêté... Enfin il terminait par le récit du duel, " qui, ajoutait-il, avait été la conclusion d'un drame mêlé de comédie, comme les tragédies de Shakespeare."

Pierre mit le journal dans sa poche et monta dans sa chambre, d'où il ne sortit plus de la journée. Sa vie parisienne, avec ses plus tristes et ses plus poignants souvenirs, lui était apparue. "Le lâche! s'écria-t-il en pensant à Crusolle. Et ce misérable Durant qui vient d'acheter mon hôtel avec ses vols! Point de preuves suffisantes! comme il n'y en a pas de l'infamie de Crusolle! O Paris! Paris!..."

Et triste, abattu, presque désespéré, Pierre garda un morne silence, même au milieu des siens, quand, le soir, il se retrouva au souper de la famille, entre Manoël et Marie-Maria. En présence de son désastre de Paris, que cet article de journal venait encore de renouveler pour lui, il sentait plus amèrement sa triste position, son impuissance, sa misère, pour dire le mot, après tant d'ambition, d'orgueil, de vain succès; l'ex-millionnaire buvait jusqu'à la lie le calice de sa ruine, et l'expiation était complète. Lui dont la signature, il y avait peu de temps, aurait pu créer si facilement les plus grandes valeurs, il se disait que, maintenant, elle ne lui donnerait pas un morceau de pain!

Cependant, comme il était revenu sincèrement à la religion, c'était à l'église qu'il retrouvait le plus de calme, et cette fraîcheur d'âme que les passions ne permettent pas de connaître. Le dimanche, qui se trouva le lendemain de cette triste matinée où il avait eu à expier son passé par la lecture de l'impitoyable chronique, il s'était rendu avec Manoël à la riante petite église du village d'A... Assis dans une stalle, sous la voûte un peu basse et cintrée, mais toute blanche, il respirait plus librement près de l'autel qui avait vu son enfance, il se sentait animé de reconnaissance et d'amour envers le Dieu qui l'avait préservé et ramené dans son temple; les chants d'église, le petit orgue, touché par un bon frère, allaient à son cœur: Pierre était profondément recueilli. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'en élevant les yeux vers l'autel, au moment de l'évangile, il aperçut Paul qui allait le chanter!

Paul était arrivé de la veille, mais fort tard dans la nuit, et il était descendu au presbytère.

C'était cette même figure pâle et grave qu'il avait vue à Saint-Roch, où, du haut de la chaire, un premier et solennel avertissement lui était tombé, quand il allait se jeter dans ces affaires où il avait tout perdu, comme le lui rappelait si amèrement le journal qu'il avait lu la veille.

Mais pourquoi Paul était-il de retour au village d'A...?

Après l'évangile, il monta en chaire. Ce n'était pas un sermon qu'il venait faire, mais des adieux qu'il voulait adresser aux siens, à sa famille; à ses amis: il parlait pour les missions de la Chine, où il allait porter la foi et la civilisation de l'Évangile.

Pierre, dont les souffrances morales et physiques avaient élevé l'âme, au milieu des combats et des découragements auxquels cette âme était livrée, ne pouvait s'empêcher de réfléchir, en ce moment, sous le regard de Dieu, à ce perpétuel contraste de la destinée de Paul avec la sienne. "Paul, se disait-il, qui va au-devant du sacrifice, conquérant des âmes, tandis que je n'ai été qu'un conquérant d'écus, c'est le christianisme dans toute sa grandeur, et moi, orgueilleux dans le bonheur, abattu dans l'infortune, que suis-je? le monde, dans les aspirations de son orgueil et puis dans tout l'accablement de sa faiblesse."

Mais quelques mots bien simples, jetés à la fin du

discours de Paul, offrirent aux réflexions du jeune homme un nouveau but. Il opposait à la vie sacerdotale, à celle du missionnaire, la destinée ordinaire de l'humanité, qui peut être si noble et si utile; et il était amené ainsi à parler du mariage chrétien; mais de quelle manière sublime et touchante! On eût dit que Paul avait mis son âme dans ses suprêmes paroles. Graciosa baissa la tête, vivement émue; Pierre ne put s'empêcher de jeter un regard sur Marie-Maria, assise à côté de sa mère. Elle laissait couler des larmes qu'elle ne pouvait retenir: qu'elle était belle ainsi, et comme il semblait à Pierre que les paroles si pures, si élevées, qu'il venait d'entendre, avaient rapproché son âme de celle de la jeune fille! Ce qu'elle éprouvait, il l'éprouvait aussi! Ah! le bonheur était là, au milieu des siens, dans cette vallée solitaire, auprès d'une femme chrétienne!... Mais à quoi pensait-il? ce bonheur n'était pas fait pour lui! Que pouvait-il lui offrir? Pas même son travail! savait-il quand il serait de quelque utilité dans le domaine? pour lui, se lever de bonne heure était encore une fatigue!

Et cependant, combien il eût sincèrement aimé Marie-Maria, la digne sœur de son Manoël! Qu'elle était noble et touchante, là, recueillie devant Dieu! Oui, dans le désert où son cœur était tombé après tant de vaines joies, maintenant flétries et desséchées, l'oasis où son âme pouvait se désaltérer était dans le coin du monde où il se trouvait; le mariage chrétien, avec ces bénédictions qui datent de l'Éden, et qui se sont posées sur le front de Rebecca et de Rachel, avant d'arriver aux fronts des jeunes chrétiennes, c'était le seul refuge des âmes qui ne pouvaient pas s'élever à l'héroïsme du dévouement sacerdotal.

Il sortit tout pensif de l'église; mais à peine eut-il perdu sa cousine de vue qu'il retomba dans ses tristes perplexités!

Depuis quelques jours, il se livrait à d'assez longs calculs près de Graciosa et de sa fille, quand Manoël était parti pour les champs, où il allait surveiller les journaliers du domaine; puis, découragé, il jetait loin de lui les pages qu'il avait couvertes de chiffres.

"Pierre, lui disait Marie-Maria, ne faites donc pas tant de chiffres! ces vilains chiffres! il me semble qu'ils vont s'éloigner de nous!"

Et Pierre cédait à la prière de Marie-Maria, mais il se disait en lui-même:

— Si j'avais seulement de quoi commencer!...

Cependant, après la messe, on s'était réuni au presbytère pour y revoir Paul; chacun voulait le conjurer de ne pas quitter la France. Pierre entra le dernier dans le petit salon du curé.

— C'est son bien, disait Paul à ce dernier, qui paraissait lui faire quelques objections, et prêt à partir moi-même, je crois devoir les lui remettre.

— Vous partez donc, lui dit Pierre, c'est une résolution arrêtée; vous partez, vous qui m'avez sauvé en me rapprochant de ceux que j'aime, qui avez appelé les miens à mon secours! Ah! restez!...

— Restez, Paul! restez! répétait-on autour de lui.

— Je vais, répondit Paul, qui ne pouvait cacher un vif attendrissement, où mon maître m'appelle!

— Partez donc! dit Pierre avec enthousiasme; véritable héros, véritable conquérant, véritable riche!...

— Ne parlons pas de moi, dit Paul en l'interrompant; c'est de vous, Pierre, qu'il faut nous occuper. Dieu vous

aime, et dans toutes les voies il protège les siens, surtout au milieu de cette vie si grande, si pure, si belle de la campagne, la première qu'il ait donnée aux hommes ; mais, Pierre, j'ai une nouvelle à vous annoncer et une commission à remplir auprès de vous : vous savez qu'avant votre départ de Paris j'ai donné au pauvre Albert les derniers secours de la religion : eh bien, je suis chargé pour vous, au nom de ses héritiers, d'une commission dont je suis heureux de m'acquitter. Dans une de ces crises où sont jetés à Paris les hommes de plaisir, vous aviez prêté à Albert une somme de dix mille francs ; je vous les rapporte ! Albert est mort en apparence ruiné, mais il a laissé une reconnaissance de sa dette ; et, en arrangeant les affaires de sa succession, un de ses cousins, qui est avocat, a obligé un usurier juif, nommé Durant, à restituer une somme de quatre-vingt mille francs qu'il avait dérobée au malheureux Albert par des prêts usuraires. Sur ces quatre-vingt mille francs, l'héritier d'Albert a déposé entre mes mains la somme qui vous était due ; et la voici, ajouta-t-il en remettant à Pierre, vivement surpris, un portefeuille où les dix mille francs se trouvaient en billets de banque. Dieu, poursuivit Paul, vous récompense de la charité que vous avez montrée, et je ne doute pas que vous ne fassiez le meilleur usage de la somme que vous recevez.

Pierre se jeta dans les bras de Paul. " C'est toujours vous, lui dit-il, que Dieu envoie à mon secours ! "

Cependant chacun regardait Pierre avec anxiété. Il y avait dans ses regards une exaltation qui effrayait surtout Manoël. Il avait mis le portefeuille dans une poche de côté que, de sa main, il serrait presque convulsivement. Paul commençait à regretter de lui avoir remis si vite les dix mille francs. Pierre sortit sans parler à personne, toujours sous la même impression. Quelques instants après, des fenêtres du salon, on le vit revenir, tenant Emir tout sellé, tout bridé.

Il y avait longtemps qu'il n'avait monté son cheval favori, et chacun fut étonné de le voir, la cravache en main, d'un pas plus ferme qu'à l'ordinaire, s'avancer vers le perron du presbytère, où il attacha Emir.

Comme par un mouvement spontané, toute la famille se trouva réunie sur le haut du perron ; Manoël s'y était élancé le premier, Marie-Maria y arriva pâle et tremblante.

— Je pars ! dit Pierre d'un ton très-animé.

Mais au même instant, Marie-Maria s'était affaissée sur le bras de sa mère, qui n'eut que le temps de la soutenir.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Pierre.

Et il aida à transporter dans le salon sa cousine évanouie. Chacun entourra la jeune fille : les soins empressés qu'on lui prodigua produisirent leur effet au bout de quelques minutes, et elle commença à ouvrir les yeux :

— Il est parti ! dit-elle d'un ton égaré et sans apercevoir encore son cousin, qui ne se trouvait pas en face d'elle.

— Non, dit Manoël, et il ne faut pas qu'il parle !

Pierre était presque aussi pâle que sa cousine, les larmes aux yeux et tremblant comme elle.

— Et où veux-tu donc aller ? reprit Manoël.

— A la foire d'E..., qui commencera demain de bonne heure, dit Pierre en souriant.

— Et que vas-tu y faire ? reprit Graciosa.

— Echanger ces dix mille francs contre des bestiaux.

— Et voilà donc pourquoi tu as fait tant de calculs

ces jours derniers, dit Graciosa, dans l'idée qu'avec des fonds, si tu en réunissais, tu pourrais opérer de bons achats à cette foire ?

— Oui, reprit le jeune homme, je n'en doute plus, là est la véritable richesse, dans la terre comme dans les bestiaux qui la fertilisent ; l'argent passe et se perd, la terre reste ! Elle est la base de toute puissance et de toute grandeur. Mes calculs sont faits, et, avec l'aide de Dieu, ici je réussirai !... Ici, auprès de vous, est le bonheur !...

Et il osait maintenant contempler Marie-Maria, il n'était plus sans courage et sans espoir.

— Très-bien, Pierre, très-bien, lui dit Graciosa, tandis que Marie-Maria baissait les yeux pour cacher son émotion ; mais tu nous as rendus déshants, Pierre ! Avant que tu nous quittes encore, tu as un engagement à prendre avec nous. Mes enfants, ajouta-t-elle en jetant un doux regard sur Marie-Maria et son fils d'adoption. J'ai lu dans vos cœurs.

Et elle mit la main de sa fille dans celle de Pierre. Manoël lui prit l'autre, et la serrant affectueusement :

— Maintenant tu es à nous ; tu ne nous quitteras plus !

F. DE GRANET.

Le portier fiscal est celui qui prélève un tribut plus ou moins volontaire sur le locataire rentrant après minuit. — Je ne connais qu'un exemple de représailles exercées sur le portier fiscal. — Cette gloire revient à un rapin qui, s'étant attardé, rentrait au domicile bien après minuit, par une belle gelée. — Le portier se leva, et, à travers la porte close, fit la déclaration suivante : " Monsieur, l'heure du cordon est passée. J'ouvre à la clef ; c'est cinq francs."

Le rapin essaya bien de parlementer, d'attendrir le portier, d'obtenir un rabais ; — le portier menaçait de ce recoucher. — Le rapin, vaincu par la bise, passa sous la porte les cinq francs demandés. — Le portier ouvrit. Mais ici la scène changea. Le rapin, étant jeune et vigoureux, fit pivoter sur lui-même le portier moins solide. — Le résultat de cette évolution fut de mettre le portier dehors et le rapin dedans.

" Monsieur Gustave, dit le portier, c'est très-bête ! Je suis en chemise ; le thermomètre de l'ingénieur Chevalier marque 16 degrés ; je vous assure que je suis très-mal. Ouvrez-moi !

— Mon ami, répliqua le rapin, vous connaissez la règle de la maison... L'heure du cordon est passé. J'ouvre à la clef, c'est dix francs.

— Mais, mon bon monsieur Gustave, où voulez-vous que je prenne dix francs ? Dans le costume où je suis, je n'ai pas de monnaie sur moi.

— Eh bien, repassez-moi toujours les cinq francs que je vous ai passés tout à l'heure ; — je vous fais crédit de sous."

Voilà comment le rapin tira sa pièce de cinq francs des griffes du portier fiscal. Je sais bien que tout cela n'explique pas comment le rapin possédait cinq francs. Mais, si on s'arrêtait à de pareils scrupules, il n'y aurait pas d'histoires possibles.

DIEU ET PATRIE.

Paroles de JULES BERTRAND,

Musique D'ETIENNE ARNAUD.

ALLEGRETTO.

ff militarmente. p. religioso. rall molto.

The piano introduction consists of two staves. The right hand plays a rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a harmonic accompaniment with chords and moving lines. The tempo is marked 'ALLEGRETTO' and the dynamics range from fortissimo (ff) to piano (p).

UN PEU PLUS LENT.

No - tre pas - teur va quit - ter ce vil - la - ge, Di - gne aumo - nier, il chan - ge de trou -

p

The first system of the vocal part shows the melody for the first line of lyrics. The piano accompaniment is marked 'p' (piano) and features a steady accompaniment with some melodic fragments in the right hand.

peau Dans les com - bats, vers un loin - tain ri - va - - ge Il va ser - -

p cres.

The second system continues the vocal melody and piano accompaniment. The piano part is marked 'p' (piano) and includes a 'cres.' (crescendo) marking.

vir la France et son dra - peau. De nos sol - dats, vic - ti - mes de la guer - re, Il re - ce -

rf rf cres.

The third system concludes the vocal melody and piano accompaniment. The piano part is marked 'rf' (riforma) and includes a 'cres.' (crescendo) marking.

vra le fra-ter-nel a - dieu, Et de sa main fer-me-ra leur paupie - re. Il faut ser-

cres. f seque. fp poco rall.

vir sa pa - trie et son Dieu! Et de sa main fer - me - ra leur pau -

cres.

pie - - re Il faut ser - vir sa pa - trie et son Dieu.

largement.

seque.

Sa noble tâche à peine commencée,
 Dans un duel il voit de jeunes fous;
 Pour les sauver, plus prompt que la pensée,
 Ah! malheureux, dit-il, que faites vous?
 Braves enfants, la France est votre mère,
 Le canon gronde, et sa gloire est en jeu:
 Gardez ce sang pour une juste guerre:
 Il faut servir sa patrie et son Dieu! } Bis.

Par les combats la plaine est enflammée;
 L'air est troublé par des cris déchirants.
 Dans sa fureur, notre vaillante armée,
 Des ennemis a détruit tous les rangs.
 Le prêtre saint, sur le champ de bataille,
 Vient se mêler à ce terrible feu:
 Sa main bénit quand frappe la mitraille,
 Il faut servir sa patrie et son Dieu! } Bis.

La grande voix d'une lutte sanglante
 S'est apaisée, et les camps sont déserts;
 Où l'envoyait la terre agonisante,
 Du laboureur la voix rempli les airs.
 Notre aumônier chante plein d'espérance:
 Le Te Deum retentit au saint lieu;
 Et l'encens brûle aux gloires de la France.
 Il faut servir sa patrie et son Dieu! } Bis.

LA PHOTOGRAPHIE.

AIR : *Vive la lithographie !*

L'art découvert par Daguerre
Honore le nom français ;
Déjà sur toute la terre
Il jouit d'un beau succès :
Jeunes, vieilles, beaux et laids
Veulent avoir leurs portraits ;
En noir ou couleur de chair,
C'est ressemblant et peu cher.

Sur la plaquo métallique
Quand l'image miroitait,
Même un fort joli physique
Assez mal s'y reflétait ;
Aujourd'hui sur le papier,
Soit en buste, soit en pied,
On est peint pour trente sous,
Peut-être même au dessous.

Aussi la photographie
Elargit son horizon ;
Ce siècle s'en glorifie
Et certes il a raison.
Entre amis, entre parents
De tous âges, de tous rangs,
Et surtout entre amoureux
Combien elle fait d'heureux !

Ah ! c'est que, en fait de peinture,
On ne voit rien de pareil
A ce que, d'après nature,
Nous retrace le Soleil.
Il est plus sûr qu'un compas,
Imité et ne flatte pas,
Comme tel dont le crayon
Fait belle une balderon.

Le photographe est l'artiste
Le plus en vogue aujourd'hui ;
Le *Bas-bleu*, la canériste
Viennent poser devant lui ;
Duchesses et marchands
Veulent avoir ses tableaux,
Et dans les palais des rois
Il fut reçu maintes fois.

Il esquisse les images
Soit des morts, soit des vivants,
Reproduit les paysages,
La mer et les monuments ;
Les arbres, les fruits, les fleurs,
Les nuages, les vapeurs,
Tout est par lui présenté
Et frappant de vérité.

Tour-à-tour il nous retrace
Le calme et le mouvement,
Des scènes pleines de grâce,
Des combats l'acharnement,
Peint les vagues en fureur,
L'incendie et son horreur,
Des acteurs l'expression,
Tout avec perfection.

Sur des cartes de visite,
Grâce à cet art merveilleux,
Votre face reproduite
Circule de lieux en lieux.
Une lettre, dans ses plis,
Vous offre les traits chéris
D'une mère ou d'un époux
Qui de loin pensent à vous.

Le photographe en ce monde
A peint mille objets divers,
Mais notre machine ronde
N'est qu'un point dans l'univers.

Qui sait si, dans l'avenir,
On ne pourra parvenir
Même à photographier
La Lune et le monde entier ?

A. MANSAIS.

UN PEU DE TOUT.

Deux Méridionaux devisaient entre eux de leur pays.
—Est-ce qu'il y a quelque poisson dans votre rivière ?
demanda l'un d'eux.

—Effroyablement ! Figurez-vous qu'il suffit de jeter
sa ligne et de la retirer. Quand on a fait ce commerce
pendant une demi-heure, on se trouve avec trente livres
de poisson.

—Voilà une belle affaire ! La rivière de chez nous,
c'est bien autre chose. Figurez-vous que dans la Ga-
ronne, il n'y a pas une goutte d'eau : c'est tout poisson !

* **

Un troupière se grattait devant un autre troupière.

—As-tu des puces ? lui demande son ami.

—Oh ! non... mes punaises les ont mangées.

* **

Un payan entre chez un opticien, et demande une
paire de lunettes " pour lire," Le marchand lui fait
essayer d'abord tous les numéros pour myope. A cha-
que paire, le paysan dit invariablement :

—Je ne peux pas lire.

—Alors, dit l'opticien, c'est pas myope.

—C'est ben possible, dit le paysan.

On lui fait essayer tous les numéros pour presbyte,
et il dit toujours :

—Je ne peux pas lire.

—Ah ça ! finit par s'écrier l'opticien, est-ce que vous
ne sauriez pas lire ?

—Pardé, puisque c'est pour lire que je demande des
lunettes.

A VENDRE A CE BUREAU
L'ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL,

POUR L'ANNÉE 1862,

RELIÉ EN UN BEAU VOLUME,

Prix : \$2.50.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent
maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.00

" " 6 mois.....\$1.00

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er Juillet ;
on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.

Les avis pour discontinuation doivent être adressés à ce
Bureau un mois avant l'expiration de l'abonnement.

Tout abonné qui refuse le journal sans avoir payé ses arré-
rages ne peut être rayé de la liste, et l'envoi du journal lui
est continué.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits etc., doivent
être adressés *franco* à M. le Gérant, au Bureau de l'*Echo*, No.
4, Rue St. Vincent.

Imprimé et publié par E. SENEVAL, 4, Rue St. Vincent.